

De L'immersion Réflexive A La Matérialité De La Psychose: Enjeux Méthodologiques D'une Recherche Qualitative Sur Le Kidnapping A Kinshasa

[From Reflexive Immersion To The Materiality Of Psychosis: Methodological Challenges Of Qualitative Research On Kidnapping In Kinshasa]

Moïse BANGANI NGUAMU¹, Raoul KIENGE-KIENGE INTUDI², Joël NZAMPUNGU IMBOLE³

¹Université Pédagogique Nationale, République Démocratique du Congo
banganimoise@gmail.com

²Université de Kinshasa, République Démocratique du Congo
raoul.kienge@unikin.ac.cd

³Université de Kinshasa, République Démocratique du Congo
Joel.nzampungu@unikin.ac.cd

auteur correspondant : Joël NZAMPUNGU IMBOLE, joel.nzampungu@unikin.ac.cd



Résumé : Cette étude déploie une architecture qualitative inductive pour transmuier l'anxiété urbaine liée au kidnapping à Kinshasa en données scientifiques tangibles. En s'appuyant sur un échantillon stratégique de 45 participants, la recherche confronte les récits des victimes, les témoignages des conducteurs de « taxis-jaunes » et les discours des agents de l'Etat pour atteindre une saturation théorique. La posture des acteurs-chercheurs conjugue une immersion réflexive, indispensable pour capter la « matérialité poisseuse » de l'insécurité, à une distanciation épistémologique stricte ancrée dans la neutralité axiologique de Max Weber. Pour ce faire, le recours aux entretiens semi-directifs et à l'observation sensorielle a facilité la déconstruction des représentations sociales et des paniques morales, en mobilisant les cadres théoriques de Howard Becker sur l'étiquetage et de Stanley Cohen sur les « démons populaires ». Le traitement des données, opéré via l'analyse thématique de Laurence Bardin et une triangulation rigoureuse des sources, transforme la rumeur urbaine en un indicateur clinique de la rupture du contrat social. Cette approche souligne les dilemmes éthiques propres aux milieux précarisés et plaide pour une « criminologie de la rupture » capable de réhabiliter la perception citoyenne comme pivot central des politiques de sécurité publique en République Démocratique du Congo.

Mots-clés : Induction, étiquetage, psychose, immersion, kidnapping et Kinshasa

¹ Me Moïse BANGANI est Avocat au barreau de Matadi (Kongo-central), assistant à la Faculté de Droit de l'Université Pédagogique Nationale (UPN) et apprenant finaliste à l'école de criminologie de l'Université de Kinshasa (Option : Sécurité Intérieure).

² Professeur Ordinaire à l'Université de Kinshasa, Raoul KIENGE-KIENGE INTUDI exerce les fonctions de Directeur de l'École de Criminologie.

³ Docteur en communication et doctorant en criminologie, Joël NZAMPUNGU IMBOLE est enseignant-chercheur à l'École de Criminologie de l'Université de Kinshasa.

Abstract: This study deploys an inductive qualitative architecture to transmute the urban anxiety surrounding kidnappings in Kinshasa into tangible scientific data. Drawing on a strategic sample of 45 participants, the research confronts the narratives of victims, the testimonies of "yellow taxi" drivers, and the discourses of state agents to achieve theoretical saturation. The posture of the actor-researchers combines a reflexive immersion—essential for capturing the "grimy materiality" (matérialité poisseuse) of insecurity—with a strict epistemological distancing rooted in Max Weber's value neutrality. To this end, the use of semi-structured interviews and sensory observation facilitated the deconstruction of social representations and moral panics, mobilizing the theoretical frameworks of Howard Becker on labeling and Stanley Cohen on "folk devils." Data processing, conducted through Laurence Bardin's thematic analysis and a rigorous triangulation of sources, transforms urban rumor into a clinical indicator of the breaking of the social contract. This approach highlights the ethical dilemmas inherent in precarious environments and advocates for a "criminology of rupture" capable of rehabilitating citizen perception as the central pivot of public security policies in the Democratic Republic of the Congo.

Keywords: Induction, labeling, psychosis, immersion, kidnapping, Kinshasa.

Introduction

La construction d'un objet de recherche en criminologie, particulièrement dans le contexte bouillonnant d'une mégapole comme Kinshasa, exige une rupture nette et préalable avec les évidences du sens commun. Le phénomène du kidnapping, qui sature aujourd'hui l'espace public et médiatique de la capitale congolaise, se présente d'emblée comme un objet « insaisissable » dès lors que l'on tente de l'appréhender par les seules grilles de lecture positivistes ou les décomptes officiels. L'un des premiers défis de cette étude consiste à traiter la problématique complexe du terrain dit « chaud » : un espace caractérisé par une actualité brûlante, une charge émotionnelle extrême et une polarisation des discours susceptibles de biaiser l'observation scientifique. A Kinshasa, le kidnapping n'est plus un simple fait divers consigné dans les registres de police ; il s'est métamorphosé en un « phénomène social total » qui redéfinit en profondeur les rapports de force, les mobilités urbaines et les structures de confiance au sein de la cité.

Dès lors, il devient impératif de présenter l'enlèvement non comme un fait statistique froid, dont la fiabilité est par ailleurs compromise par le silence institutionnel et le faible taux de plainte, mais comme un objet scientifique construit à l'intersection des représentations sociales et du sentiment d'insécurité. En suivant la perspective de Quivy et Van Campenhout (2011), cette démarche impose de transformer le phénomène brut en une problématique capable d'interroger la « matérialité poisseuse » de l'insécurité. En s'appuyant sur les travaux fondateurs de Howard Becker (1963), la présente étude considère que la déviance est d'abord une conséquence de l'application de normes et de sanctions par un corps social. Par conséquent, l'intérêt se déplace de l'acte criminel lui-même vers la réaction sociale qu'il génère, faisant de la perception collective du danger une variable plus structurante pour l'ordre public que le crime pris isolément.

Cette posture soulève un enjeu épistémologique majeur : la conversion d'une psychose collective et de rumeurs virales en données scientifiques exploitables. Dans une ville où les plateformes numériques telles que WhatsApp, TikTok, X et Facebook agissent comme de puissants catalyseurs de peur, la rumeur ne peut plus être balayée comme une simple erreur de transmission ; elle constitue un matériau de recherche à part entière. En appliquant la « rupture épistémologique » chère à Gaston Bachelard (1938), il s'agit de traiter ces discours non pour leur véracité factuelle, mais comme des indicateurs cliniques des tensions sociales et de la crise de légitimité de l'Etat. Cette approche met en lumière une véritable cartographie de la peur où l'espace public est perçu comme un territoire de menaces diffuses. Cette insécurité se cristallise notamment autour de l'usage des « taxis-jaunes » et de la réinterprétation de stigmates techniques, comme les vitres teintées ou l'absence de plaque, mutés en attributs criminels par le regard social.

Face à cet objet mouvant, le choix d'une approche qualitative d'inspiration inductive s'impose comme une nécessité méthodologique pour saisir la phénoménologie du vécu kinois. Contrairement aux méthodes déductives qui partent de théories préétablies pour les vérifier, l'induction laisse émerger les catégories d'analyse à partir du terrain et du langage des acteurs eux-mêmes. En suivant les principes de la « Grounded Theory » de Glaser et Strauss (1967), l'étude vise à produire une connaissance qui épouse au plus près la réalité sensible des populations. Cette méthode apparaît comme la seule capable de capter les nuances

fin de l'angoisse là où le chiffre échoue, révélant une « surveillance panoptique inversée » où les citoyens s'épient mutuellement dans une économie de la psychose qui fragilise durablement le contrat social et favorise l'émergence de réactions informelles.

Au-delà de la menace physique, le kidnapping engendre une véritable pathologie de la mobilité, transformant l'acte banal de circuler en une épreuve d'hypervigilance. L'espace intérieur du taxi, autrefois lieu de sociabilité urbaine, est désormais perçu comme une souricière potentielle où chaque passager scrute ses voisins avec une méfiance radicale. Un enquêté de la commune de Barumbu résume cette transition brutale en ces termes :

« Avant, on montait pour arriver à destination ; aujourd'hui, on monte pour survivre au trajet. On regarde les mains du chauffeur, on écoute le verrouillage des portières, on cherche des yeux une sortie que l'on sait inexistante ».

Cette sémantique de la survie démontre que le crime ne réside plus seulement dans l'enlèvement effectif, mais dans la colonisation de l'imaginaire urbain par l'éventualité du rapt. L'analyse des récits de terrain souligne également une rupture systémique entre les instances de protection officielle et les stratégies d'autodéfense citoyenne. La parole des Kinois révèle un sentiment d'abandon profond, où l'Etat est perçu soit comme impuissant, soit comme complice par son inertie. Cette défiance généralisée alimente une « justice de rue » où le soupçon suffit à condamner. Comme l'explique un habitant de Lingwala lors d'un entretien :

« Si un taxi s'arrête brusquement dans un coin sombre, on ne pose pas de questions, on crie. Si la police ne vient pas, c'est la population qui termine le travail. On n'a plus le temps de vérifier qui est qui ».

Ce témoignage illustre la bascule d'une société de droit vers une société de réaction émotionnelle immédiate. La viralité des réseaux sociaux amplifie ce phénomène en créant une « réalité parallèle » qui supplante souvent les communiqués officiels. Les vidéos d'alerte, souvent non sourcées, deviennent les nouvelles boussoles de la sécurité urbaine, dictant les itinéraires et les heures de sortie. Cette « économie de la psychose » ne se contente pas de propager la peur, elle fabrique de nouveaux profils de suspects basés sur l'apparence ou le quartier d'origine. Un conducteur de taxi-jaune confiait sa détresse face à cet étiquetage :

« Maintenant, les clients me regardent comme si j'étais un monstre. Dès que je mets mes lunettes de soleil ou que je change de vitesse un peu sec, je vois la panique dans leurs yeux. On est tous devenus des criminels par avance ».

Cette immersion dans la matérialité poisseuse de l'insécurité révèle que le kidnapping agit comme un révélateur des inégalités sociales profondes. La peur n'est pas distribuée de manière équitable ; elle frappe plus durement ceux dont la survie dépend des transports collectifs et des zones sous-équipées en éclairage public. L'insécurité devient alors un marqueur de classe, isolant les populations les plus précaires dans un état de siège permanent. L'étude de ces perceptions ne vise donc pas seulement à documenter un crime, mais à dresser le diagnostic d'une cité où le lien social se délite sous le poids d'une menace invisible mais omniprésente, rendant la ville de moins en moins « habitable » pour ses propres citoyens.

Afin de structurer cette démonstration, l'étude s'articule autour de quatre axes majeurs consistant d'abord à expliciter comment la posture de chercheur-acteur permet de transformer une expérience vécue en un objet de connaissance scientifique rigoureux (1), à détailler ensuite le dispositif technique fondé sur l'échantillonnage par groupes stratégiques et l'observation sensorielle (2), à expliquer le processus de conversion du matériau brut et des rumeurs numériques en catégories criminologiques opérationnelles (3), pour enfin conclure sur l'importance de cette méthodologie qualitative dans la restauration de la légitimité de la parole citoyenne et la refonte des politiques de sécurité urbaine en République Démocratique du Congo (4).

I. La posture du chercheur : entre immersion réflexive et distanciation

Le socle de cette recherche repose sur la synergie de trois regards de chercheurs en criminologie dont l'un bénéficie d'un ancrage profond dans les structures de la réaction sociale. Cette expertise facilite une pénétration de terrain en brisant les barrières de la méfiance institutionnelle et sociale inhérentes à la mégapole.

1.1. L'apport de l'expertise criminologique au cœur de la cité

L'expertise criminologique, lorsqu'elle s'ancre dans une maîtrise rigoureuse du Code pénal congolais, dépasse la simple exégèse juridique pour devenir un outil de déconstruction des discours institutionnels. Cette compétence offre aux chercheurs la possibilité de décoder la sémantique des autorités et d'en déceler les failles structurelles lorsqu'elles sont confrontées à la réalité brute du terrain. En identifiant les zones d'ombre de la loi et les silences de la procédure, les criminologues mettent en lumière l'écart entre la « légalité formelle » et la « matérialité sociale » de l'insécurité.

Cette double casquette (juridique et criminologique) autorise une application clinique de la théorie de l'étiquetage de Howard Becker (Outsiders, 1963). En observant la cité non comme un réceptacle de crimes, mais comme un laboratoire de réactions sociales, cette recherche analyse comment les institutions policières et judiciaires produisent activement des catégories de déviants. Ce processus de stigmatisation, souvent basé sur des attributs arbitraires (appartenance à un quartier, mode de transport, apparence vestimentaire), crée une réalité pénale qui s'auto-alimente, transformant certains citoyens en suspects permanents par le simple jeu du regard institutionnel.

Au-delà de la théorie, cette posture de chercheur-expert confronte l'analyste à la dimension émotionnelle du droit. Dans les couloirs des commissariats kinois, la règle de droit s'efface souvent devant le sentiment d'impuissance des acteurs eux-mêmes. Un magistrat confiait ainsi lors d'un échange informel :

« Nous avons les textes, nous avons la qualification de vol à mains armées ou d'association de malfaiteurs, mais face au kidnapping, le droit est nu. Comment prouver l'intention quand la victime est déjà traumatisée et que le suspect se fond dans la masse des chauffeurs anonymes ? ».

Cet aveu souligne que l'expertise ne sert pas seulement à appliquer le Code, mais à documenter l'érosion de son efficacité symbolique. La légitimité scientifique des criminologues agit ici comme un « ouvre-porte » sociologique. Leur capacité à parler le langage de l'institution tout en gardant une distance critique leur donne accès à des vérités indicibles, protégées par le secret professionnel ou la culture du silence administratif. Une enquête de terrain menée dans la commune de Lingwala illustre parfaitement cette dynamique : lors d'un entretien, un officier de police judiciaire, abandonnant le discours policé habituel, a confessé que même les dépositaires de l'autorité publique ressentent une peur viscérale en empruntant un taxi nocturne. Cet aveu brise le mythe d'une autorité omnisciente et révèle l'universalité d'un sentiment d'insécurité qui ne distingue plus les protecteurs des protégés.

Cette insécurité partagée transforme le rapport au terrain : le chercheur n'observe plus un objet extérieur, il s'immerge dans une psychose dont il subit lui-même les effets. Cette proximité permet de saisir ce qu'un enquêteur appelle la « vigilance de rue », une compétence sociale que les Kinois développent pour survivre. Un habitant de Barumbu expliquait :

« On ne regarde plus le taxi, on regarde qui est dedans. Si le chauffeur a un complice assis devant, ou si les vitres sont trop noires pour voir l'arrière, on laisse passer. C'est le Code de la route de la peur ».

Documenter ces micro-stratégies est déterminant pour comprendre comment la menace du kidnapping réorganise l'espace urbain. Pour transformer ces récits et ces observations administratives en données scientifiques, la recherche s'appuie sur la rigueur méthodologique de Jean-Pierre Olivier de Sardan (1995). En adaptant les outils de l'anthropologie au champ criminel, les chercheurs convertissent les rapports de police, les rumeurs urbaines et les notes de terrain en indicateurs criminologiques de premier ordre. L'intégration des théories de la construction de l'identité criminelle offre une clé de lecture indispensable pour comprendre comment la cité secrète ses propres figures de la menace. Il ne s'agit plus seulement de subir l'insécurité, mais d'analyser comment la société kinoise, à travers ses peurs, ses médias et ses interactions quotidiennes, « fabrique » ses criminels. Cette « fabrication » du délinquant repose largement sur une économie du soupçon où la rumeur supplante souvent l'enquête. Un chauffeur de « taxi-jaune », victime de cet étiquetage, déplorait :

« Aujourd'hui, ma voiture est mon gagne-pain, mais c'est aussi mon accusation. Si je ralentis trop pour chercher un client, les gens fuient. Ils voient le kidnappeur avant de voir le travailleur ».

Ce glissement de la perception montre que la menace n'est plus un événement isolé, mais un prisme à travers lequel toute interaction sociale est désormais filtrée. Cette perspective aide à appréhender le kidnapping et les violences urbaines non comme des anomalies extérieures, mais comme des produits endogènes d'une organisation sociale en crise. La figure du délinquant devient le miroir des failles de l'Etat et du contrat social. En fin de compte, l'expertise criminologique permet de passer de la dénonciation des faits à la compréhension des structures qui les rendent possibles, transformant le désordre apparent de Kinshasa en un système de signes déchiffrables pour la science.

1.2. La neutralité axiologique à l'épreuve de la peur

Le concept de neutralité axiologique est mis à l'épreuve lorsque le chercheur partage la vulnérabilité de ses sujets d'étude dans un environnement saturé par la psychose. Cette situation exige de transformer son propre sentiment d'insécurité en matériau d'analyse criminologique, selon la logique de Michel Foucault (1975) où le pouvoir et la peur s'insinuent dans les corps. Face aux victimes, les chercheurs naviguent entre l'empathie et l'exigence de distanciation. Erving Goffman martèle d'ailleurs (1963 ; p.36) que « le stigmate altère l'identité profonde ». Le défi consiste ici à ne pas se laisser submerger par le traumatisme pour rester focalisé sur la construction sociale de la peur.

L'immersion dans le quotidien kinois impose une confrontation directe avec une « vérité de terrain » qui bouscule les certitudes académiques. Lors des phases d'observation, le chercheur n'est plus seulement un observateur extérieur, mais une cible potentielle, vivant physiquement l'angoisse des trajets nocturnes. Une victime témoignait de la soudaineté de la bascule vers l'horreur :

« On monte dans la voiture en pensant rentrer chez soi, et en un clic de portière, le taxi devient une prison. On ne regarde plus le paysage, on cherche le regard du chauffeur dans le rétro pour voir s'il nous a déjà vendus ».

Ce type de récit sature l'esprit de l'enquêteur, rendant l'objectivation du phénomène d'autant plus ardue qu'elle touche à l'instinct de survie. Pour maintenir cette rigueur lors d'un récit de séquestration dans un « taxi-jaune », il a fallu mobiliser les outils de Stanley Cohen sur les paniques morales (1972). Ce témoignage est alors disséqué non comme une simple statistique, mais comme le reflet d'une menace saturant l'imaginaire collectif. Cette posture exige une déconstruction permanente des émotions du chercheur pour éviter que le sentiment d'insécurité ne vienne biaiser l'analyse des faits criminels bruts, ce qui rejoint les préoccupations de Max Weber sur la distinction entre jugements de valeur et rapports aux valeurs. En étudiant les représentations sociales du kidnapping à Kinshasa, le chercheur doit rester hermétique à la tentation de la vindicte populaire pour se concentrer sur l'analyse de la perception du risque telle qu'elle est vécue par les 45 participants de l'échantillon stratégique. La neutralité se forge ainsi dans le feu de l'action, où la peur ressentie dans les rues de Kinshasa devient paradoxalement la preuve de la matérialité de l'objet d'étude, validant par l'expérience directe les théories de la réaction sociale.

1.3. Gérer la suspicion : stratégies contre l'étiquetage

Dans un climat de méfiance, les criminologues risquent d'être étiquetés comme suspects ou informateurs, altérant la qualité des données recueillies. Selon Howard Becker (1963), la déviance résulte de l'application de règles par les autres, ce qui oblige les chercheurs à déployer des stratégies de présentation de soi rigoureuses. Expliquer la démarche qualitative inductive inspirée de Glaser et Strauss (1967) aide à désamorcer les fantasmes d'espionnage. L'objectif précisé est de comprendre la structure de la psychose urbaine plutôt que de dénoncer des individus. Face à la justice populaire analysée via Giorgio Agamben (1995), les chercheurs garantissent un cadre éthique strict pour éviter que les entretiens ne nourrissent des stigmatisations ultérieures. Ce point fut décisif lorsqu'un chauffeur de taxi inquiet a interrogé la finalité du travail scientifique.

La négociation de la présence sur le terrain nécessite une transparence totale sur les intentions de la recherche pour briser la glace de la méfiance. Le chercheur doit souvent faire face à des interrogations frontales sur son rôle social et son utilité immédiate. Un conducteur de taxi-jaune exprimait son scepticisme initial en ces termes :

« Beaucoup viennent poser des questions, notent nos plaques, mais on ne sait jamais si c'est pour nous aider ou pour nous envoyer en prison. A Kinshasa, celui qui cherche la vérité finit souvent par travailler pour ceux qui nous traquent ».

Ce type d'interaction accentue la nécessité d'une éthique de la réciprocité, où le chercheur se doit de rassurer son interlocuteur par un positionnement académique clair et sans ambiguïté. Pour contrer ces soupçons, l'ancrage académique à l'Université de Kinshasa a servi de bouclier symbolique, transformant l'hostilité potentielle en collaboration scientifique par la présentation du carnet de recherche. Cette gestion de la suspicion s'étend également aux rapports avec les autorités policières et judiciaires. Les chercheurs doivent constamment y justifier leur neutralité pour ne pas être perçu comme des agents de contrôle interne. Finalement, la transparence méthodologique et l'anonymat garanti des informateurs permettaient de briser la loi du silence propre aux milieux précaires. Ces précautions assuraient la collecte d'un discours authentique sur la rupture du contrat social sécuritaire. La posture des chercheurs à Kinshasa est une navigation permanente entre l'immersion nécessaire pour saisir la matérialité poisseuse de l'insécurité et la distanciation indispensable pour produire un savoir criminologique dépassant le simple témoignage.

II. Le dispositif technique : capter la parole et le sensible

La rigueur d'une recherche qualitative en criminologie repose sur la capacité du dispositif technique à s'adapter à la mouvance de son objet. Pour étudier le kidnapping à Kinshasa, une stratégie de collecte multidimensionnelle a été élaborée afin de viser la saturation du sens plutôt que la multiplication des nombres.

Cette architecture méthodologique s'appuie sur une volonté de traduire le tumulte urbain en catégories intelligibles sans en gommer l'épaisseur humaine. L'originalité du dispositif réside dans sa capacité à capter les signaux faibles d'une ville qui hurle son angoisse sur les réseaux sociaux tout en se murant dans le silence face aux institutions. Un agent de l'Etat, s'exprimant sous couvert d'anonymat, traduisait cette complexité :

« Nos registres disent que tout va bien, mais nos propres femmes ont peur de prendre le taxi pour venir nous voir au bureau. Le dispositif de recherche doit aller chercher ce qui se dit dans les quartiers, pas seulement ce qui s'écrit dans nos procès-verbaux ».

Cette citation valide la pertinence d'une approche qualitative pour saisir les réalités qui échappent aux radars statistiques. La dimension sensible du recueil de données exige une attention particulière aux atmosphères et aux non-dits qui saturent l'espace public. Le chercheur utilise ses propres sens comme des capteurs de la tension sociale, notant les silences pesants dans les bus ou les regards fuyants aux carrefours stratégiques. Une habitante de la commune de Lingwala expliquait la mutation de son quartier :

« Avant, on se saluait au taxi-bus. Maintenant, on se regarde avec les yeux de la police. Si quelqu'un touche trop son téléphone ou parle bas, tout le monde descend. On ne discute plus, on s'enfuit ».

C'est cette « matérialité poisseuse » de la peur que le dispositif technique tente de cartographier, transformant le sentiment d'insécurité en une variable scientifique structurante pour l'analyse globale.

2.1. L'échantillonnage par groupes stratégiques

Le choix d'un échantillon de 45 participants ne relève pas d'une volonté de représentativité statistique, mais d'une recherche de profondeur analytique à travers la confrontation de regards divergents. Cette segmentation rigoureuse facilite le croisement des discours des victimes, des transporteurs et des autorités pour dégager une vision holistique de la réaction sociale. Cette démarche s'appuie d'abord sur la logique des groupes stratégiques théorisée par Jean-Pierre Olivier de Sardan (1995) afin de saisir les perceptions conflictuelles au sein d'un même espace social. L'échantillon se structure ainsi en trois piliers : les victimes directes, les conducteurs de « taxis-jaunes » et les agents de l'Etat.

Le nombre de 45 entretiens répond aux principes de la saturation théorique définis par Barney Glaser et Anselm Strauss (1967). A ce stade, l'ajout de nouvelles rencontres ne fournissait plus de catégories conceptuelles inédites au phénomène de la psychose. Cette approche s'avère payante pour identifier les points de rupture du tissu social. Un conducteur de taxi-jaune confiait ainsi son désarroi :

« Quand je roule vide, les gens me fuient. Quand j'ai des clients, ils s'épient. Nous sommes tous devenus des suspects avant d'être des citoyens. On travaille la peur au ventre, car la foule peut nous lyncher sur un simple soupçon ».

Dans cette perspective, le groupe des victimes documente précisément la phénoménologie de l'enlèvement urbain. Le récit de la victime constitue une reconstruction de son « identité sociale réelle » face au traumatisme, conformément aux analyses d'Erving Goffman. L'étude des conducteurs de taxis-jaunes s'avère tout aussi déterminante, car ils représentent la catégorie directement étiquetée par la réaction sociale ambiante. En mobilisant Howard Becker, l'analyse saisit comment ces acteurs endossent au quotidien le stigmate de « suspect potentiel », créant une atmosphère de méfiance généralisée.

Parallèlement, l'inclusion des agents de l'Etat, tels que les magistrats et les policiers, aide à mesurer l'écart entre le droit pénal formel et les pratiques de terrain. Cela fait écho aux travaux de Michel Foucault sur la gestion des illégalismes par l'appareil d'Etat. Un officier de police judiciaire soulignait d'ailleurs cette impuissance :

« La loi nous demande des preuves, mais la rue nous demande des coupables. Entre les deux, la rumeur gagne toujours. On finit par arrêter des gens pour calmer la population, pas forcément parce que le dossier est solide ».

Cet aveu montre combien l'étiquetage institutionnel est parfois une réponse désespérée à la pression populaire. L'ancrage spatial bénéficie d'une diversité géographique où les participants ont été recrutés dans des zones névralgiques comme Barumbu. La technique des « boules de neige » a servi à atteindre des victimes tout en respectant leur intégrité. Cette méthode est indispensable pour pénétrer des milieux marqués par la clandestinité ou le traumatisme récent. Chaque participant a été sélectionné selon les critères de l'échantillonnage raisonné pour sa capacité à fournir un récit riche. Les chercheurs s'étaient assurés du consentement libre et éclairé de chaque enquêté avant toute collecte. Ce panel diversifié garantit que la psychose étudiée est une réalité vécue dont la confrontation révèle les lignes de fracture du contrat social kinoïse face au crime.

2.2. L'entretien semi-directif comme espace de libération

L'entretien semi-directif fait office d'outil de maïeutique sociale pour débusquer les représentations nichées derrière les discours de peur. Cette technique offre la flexibilité nécessaire à l'exploration des zones d'ombre du ressenti individuel tout en maintenant un cadre thématique rigoureux. En traitant la parole comme un matériau brut, l'échange facilite le passage du silence de la psychose à la verbalisation construite de la menace. Selon Quivy et Van Campenhout (2011), l'entretien constitue le moyen par excellence pour appréhender le sens que les acteurs donnent à leurs conduites. Cette approche aide à identifier les représentations sociales en tant que savoirs de sens commun servant à interpréter la ville, conformément à la perspective de Denise Jodelet (1989).

Le travail d'enquête étudie également les paniques morales où le kidnapping s'érige en véritable démon populaire dans l'imaginaire collectif, rejoignant les analyses de Stanley Cohen (1972) sur l'amplification discursive de la déviance. Un guide d'entretien conçu de manière souple explore les thèmes de la vulnérabilité et de la méfiance institutionnelle. Pour de nombreuses victimes, cet échange fonctionne comme un espace de libération et de témoignage rare face au silence judiciaire. Une jeune femme, séquestrée durant plusieurs heures, expliquait :

« Parler ici, c'est comme sortir du taxi pour la deuxième fois. Dehors, personne ne veut écouter les détails, ils veulent juste savoir si on a payé. Ici, je peux dire l'odeur de la voiture, le bruit des verrous, le mépris dans leur voix ».

La matérialité de la psychose prend corps à travers l'expression des émotions et des silences significatifs. La technique de l'écoute active, inspirée de Carl Rogers, favorise le recueil d'une parole authentique sans exercer de pression directive sur l'informateur. Cette liberté de ton est essentielle pour comprendre comment la rumeur se transforme en certitude. Un habitant de Lingwala relatait :

« On a entendu que les vitres teintées, c'est pour cacher les corps. On n'a pas vu, mais tout le monde le sait. Alors dès qu'une voiture noire arrive, les clients refusent de monter. La vérité n'est pas dans les journaux, elle est dans ce que nous voyons tous les soirs ».

Le processus se poursuit par le codage des discours où les transcriptions font l'objet d'une analyse thématique dégageant les noyaux centraux des représentations du crime. Cette étape transforme les récits individuels en catégories d'analyse criminologique transversales. Elle met en lumière un étiquetage en direct, montrant comment la désignation du coupable précède souvent l'acte criminel lui-même. Le chercheur déconstruit le rôle des rumeurs virales qui s'insèrent dans le discours comme des vérités absolues. Cette immersion capte la charge affective réelle du phénomène pour atteindre une saturation du sens. La parole devient alors un indicateur précieux de la température sociale et du niveau de stress de la population urbaine.

Cette approche permet de comprendre que l'insécurité n'est pas qu'une statistique, mais une expérience sensorielle qui dicte les comportements. Comme le résumait un participant : « Kinshasa ne dort plus parce qu'elle écoute les bruits de moteurs. On n'est plus chez nous dans la rue ». En plaçant ces extraits au cœur de la réflexion, l'étude redonne une voix à ceux qui subissent l'insécurité au quotidien, faisant de leurs récits le pivot de la compréhension criminologique du milieu kinois.

2.3. L'observation sensorielle et le carnet de terrain

L'observation sensorielle sert à saisir l'indicible et les comportements d'évitement que la parole seule ne formule pas. Cette immersion physique confronte le discours des acteurs aux pratiques réelles constatées dans l'espace public. Capter l'ambiance urbaine aide à ressentir physiquement le climat d'insécurité régnant dans certains quartiers. « La ville se lit à travers les perceptions sensorielles qui dictent les conduites », selon David Le Breton (2006, p.56). Dans les taxis allant vers la commune de Barumbu, l'observation des silences pesants et des regards en biais constitue une donnée criminologique majeure. Ces signes traduisent visuellement l'érosion de la confiance interpersonnelle provoquée par la peur.

L'immersion du chercheur dans les "taxis-jaunes" révèle une chorégraphie de la méfiance où chaque geste est surinterprété. Le carnet de terrain consigne ces micro-indices : le verrouillage centralisé qui claque comme un signal d'alarme, ou le conducteur qui ajuste son rétroviseur non pour la route, mais pour surveiller les mains des passagers. Une note de terrain relate cette atmosphère :

« Dans ce taxi vers Bon marché, personne ne parle. Une femme serre son sac contre sa poitrine, les yeux fixés sur la poignée de la portière. Quand le chauffeur dévie pour éviter un trou, un frisson collectif traverse l'habitacle ; on sent que tout le monde est prêt à bondir ».

Cette tension physique valide l'idée que l'espace de transport est devenu un lieu de confinement anxieux. Les comportements d'évitement, consignés comme des stratégies de contournement spatial, illustrent la micro-physique du pouvoir et de la résistance au risque au sens foucauldien. Le carnet de terrain sert d'outil indispensable pour noter les données muettes comme l'obscurité des quartiers ou la gestuelle policière. L'observation enregistre également l'influence de la communication de proximité sur la perception locale du danger. Les alertes informelles modifient l'usage de la rue en fonction de la matérialité des lieux. L'absence d'éclairage public et le délabrement routier apparaissent comme des composantes actives de la psychose urbaine. Par l'observation participante passive, le chercheur transforme son corps en instrument de mesure du stress. Ce ressenti valide les témoignages et favorise le décodage des signes d'alerte. Cette interaction entre espace et crime confirme que le kidnapping est une pathologie de la mobilité.

III. Le traitement des données : de la rumeur à la catégorie criminologique

Le passage du matériau brut à la connaissance scientifique exige une rigueur analytique capable de transformer les récits subjectifs en concepts universels. Ce traitement structure la psychose pour lui ôter son caractère irrationnel.

3.1. L'analyse de contenu thématique

L'utilisation de la méthode de Laurence Bardin (1977) assure le codage systématique des discours sur la peur. Le corpus d'entretiens est découpé en unités de sens comparables afin de dégager des thématiques transversales. Le codage identifie les « noyaux centraux » des représentations sociales. Le kidnapping y est systématiquement associé à certains véhicules ou zones

d'ombre. Le traitement révèle les processus d'étiquetage où les interviewés désignent spontanément des « entrepreneurs de déviance ». L'analyse thématique stabilise enfin les catégories en regroupant les émotions sous des concepts opératoires comme la « vulnérabilité spatiale ».

3.2. La triangulation des sources

La triangulation constitue la pierre angulaire de la validité scientifique. Elle confronte les récits des victimes aux théories de la réaction sociale et aux observations pour réduire les biais d'interprétation. Cette méthode met en dialogue les témoignages avec la théorie de l'étiquetage de Howard Becker (1963). L'identité du suspect apparaît comme une co-construction de la rumeur et des institutions. L'apport de Michel Foucault (1975) aide à analyser la gestion des illégalismes et la micro-physique du pouvoir. La triangulation vérifie la cohérence entre le dire et le faire en croisant les stratégies déclarées avec les rituels observés.

3.3. Transformer la « psychose » en matériau scientifique

Transformer la psychose en matériau scientifique consiste à traiter la rumeur comme un indicateur de la rupture du contrat social. La rumeur est analysée comme un « cri de détresse sociologique » comblant le vide laissé par l'absence d'information officielle. Elle traduit une matérialité de l'angoisse plus réelle que les faits statistiques. La viralité des récits sur les réseaux sociaux constitue une forme de communication de proximité supplantant la parole légale. Cette transformation requalifie la psychose collective en une « stratégie d'adaptation sociale ».

L'analyse des messages viraux sur WhatsApp montre comment la population crée ses propres protocoles de sécurité faute de réponse étatique. Un extrait de message collecté illustre cette production de normes informelles :

« Ne montez jamais si le taxi a déjà deux hommes à l'avant, même s'ils sourient. Si vous voyez des vitres teintées, passez votre chemin. Mieux vaut arriver en retard que de ne jamais arriver ».

Le chercheur traite ces alertes non pour leur véracité factuelle, mais pour ce qu'elles disent de la défaillance des standards de protection institutionnels. La rumeur devient alors une preuve de l'auto-organisation sécuritaire des citoyens.

V. Défis éthiques et limites de l'approche qualitative en milieu urbain précarisé

L'enquête en milieu urbain précarisé confronte les auteurs à des dilemmes moraux. La production de savoir ne doit jamais mettre en péril l'intégrité des participants, car la parole recueillie peut devenir une arme redoutable.

4.1. L'éthique de la vulnérabilité

La protection de l'anonymat constitue l'exigence absolue dans un contexte où la désignation peut mener à la justice populaire. Howard Becker (1963) rappelle que l'étiquetage peut transformer un individu en paria par la seule force du soupçon. Le chercheur doit garantir une confidentialité totale. Dans une ville saturée par les rumeurs, la moindre fuite pourrait désigner un suspect à la vindicte de la « souveraineté pénale citoyenne », analysée par Giorgio Agamben (1995) comme un espace où la vie est mise à nu.

Cette éthique impose une gestion rigoureuse des données. Les noms et quartiers sont brouillés pour éviter toute identification. L'approche qualitative navigue entre le devoir de témoigner et le risque de renforcer les stigmates. Un informateur exprimait cette crainte : « Si mon visage apparaît ou si on sait que j'ai parlé, la rue va croire que je suis un délateur. Ici, le silence c'est la vie. Si vous écrivez, cachez-nous bien ». Cette injonction au secret rappelle aux criminologues que leur plume engage la sécurité physique de leurs sources.

4.2. Les biais de l'immersion et les limites de l'accès

L'analyse des limites de la subjectivité constitue le second défi. L'immersion réflexive porte en elle le risque d'une « complicité de terrain » susceptible d'altérer la distance critique. Ce biais impose une réflexivité permanente où le chercheur interroge ses propres affects face à l'horreur des récits, préservant la force analytique selon Max Weber. Par ailleurs, la recherche se heurte au silence des institutions judiciaires, souvent sur la défensive. Ce cloisonnement contraint à s'appuyer davantage sur la parole sociale que sur les dossiers pénaux.

L'asymétrie d'information souligne la persistance d'une zone d'ombre institutionnelle. L'acteur-chercheur compose également avec son identité professionnelle : son passé judiciaire ou ses fonctions académiques peuvent induire un biais de désirabilité chez les enquêtés. Un participant à l'étude avouait ainsi :

« Je vous dis ça parce que vous êtes de l'Université, je sais que vous allez comprendre. A un policier, je n'aurais rien dit, il aurait cru que je faisais partie du coup ».

Cette confiance sélective montre que la posture du chercheur est à la fois un levier d'accès et une limite à la neutralité absolue. Le climat de méfiance généralisée oblige enfin à une négociation constante pour éviter d'être perçu comme un agent double, transformant chaque obstacle en donnée révélatrice de la crise du contrat social.

Conclusion

Le déploiement de cette architecture méthodologique au cœur de Kinshasa confirme que l'approche qualitative inductive constitue l'unique voie pour saisir la « matérialité poisseuse » de l'insécurité urbaine. Là où les statistiques classiques échouent à traduire l'épaisseur du vécu citoyen, l'induction laisse le terrain dicter sa propre grammaire. Elle révèle que le kidnapping n'est pas qu'un acte criminel, mais un phénomène social total. L'immersion réflexive transforme la psychose collective en un matériau scientifique exploitable, démontrant que la peur n'est pas une émotion irrationnelle, mais une réaction logique à une vulnérabilité spatiale réelle.

Cette recherche met en lumière la manière dont l'insécurité redessine la géographie mentale des habitants, où chaque carrefour devient un point de tension et chaque taxi une menace potentielle. Cette matérialité se donne à voir dans les silences des taxis-j jaunes et dans les rumeurs virales, captés par l'observation sensorielle qui restitue l'ambiance électrique des rues kinoises.

L'apport majeur du dispositif réside dans sa capacité à documenter la « micro-physique de la peur », montrant comment le corps du citoyen s'adapte en permanence à un environnement perçu comme prédateur. La triangulation des sources réduit les biais de subjectivité inhérents à un terrain aussi « chaud ». Ce croisement rigoureux confirme que la défaillance perçue de l'Etat légitime des formes de régulation informelles. Comme l'expliquait un jeune leader communautaire : « Puisque la police arrive toujours après les funérailles, nous avons créé nos propres groupes d'alerte sur WhatsApp. Si un taxi suspect rôde, tout le quartier le sait en deux minutes. C'est notre seule assurance vie ».

Cette autonomisation de la sécurité, bien qu'efficace à court terme, souligne la rupture sémantique entre les standards légaux et la réalité des stigmatisations quotidiennes. L'étude démontre que l'étiquetage préventif du suspect précède souvent toute commission d'infraction, alimentant une justice populaire latente. La méthode qualitative, en donnant voix à ces dynamiques, ne se contente pas de décrire le crime ; elle analyse les fondations érodées d'un contrat social où la méfiance est devenue la règle d'interaction première.

Cette recherche ouvre la voie à une « criminologie de la rupture », réhabilitant la perception citoyenne comme variable majeure des politiques de sécurité publique. Il s'agit de rompre avec une gestion purement répressive pour intégrer les imaginaires comme données stratégiques du rétablissement de la paix urbaine. La sécurité ne se décrète pas par des lois, mais se construit dans la restauration de la confiance institutionnelle. Cette nouvelle perspective impose de considérer le diagnostic local de sécurité comme une maïeutique de la parole citoyenne.

L'ouverture vers cet horizon nécessite une remise en question profonde des modes d'intervention étatiques, souvent perçus comme déconnectés des angoisses réelles. Un officier de police, lucide sur ses propres limites, confiait : « Nous patrouillons avec des sirènes, mais le kidnapping se passe dans le silence des portières fermées. Si nous ne parlons pas aux gens pour comprendre leur peur, nous continuerons à chasser des fantômes pendant que la population se fait justice elle-même ». Cette criminologie doit désormais s'intéresser à la réhabilitation des « étiquetés » et à la lutte contre les stigmatisations qui alimentent les cycles de violence.

En intégrant les apports de la méthode AHPER, les politiques pourraient passer d'une logique de contrôle à une logique d'accompagnement holistique. L'enjeu est de transformer le suspect en partenaire et la victime en acteur de la prévention urbaine.

Comme le suggérait une responsable d'association de quartier : « La sécurité, ce n'est pas seulement des fusils, c'est aussi de l'éclairage public et des chauffeurs de taxi identifiés et respectés. Tant que nous aurons peur de celui qui nous conduit, aucune loi ne nous rendra notre liberté ».

En définitive, la méthode qualitative utilisée ici est une posture politique qui redonne au citoyen kinois son rôle d'acteur central. La transition vers une sécurité durable dépendra de la capacité des gouvernants à écouter cette « matérialité poisseuse » pour transformer l'angoisse collective en un nouveau projet de citoyenneté protégée. Cette étude marque ainsi un jalon pour une recherche engagée, capable de produire une science qui non seulement explique le crime, mais participe activement à la refondation du lien social congolais.

Références

- [1]. Agamben, G. (1997). *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue* (trad. par M. Raiola). Paris : Seuil.
- [2]. Bachelard, G. (1938). *La formation de l'esprit scientifique : contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- [3]. Bardin, L. (1977). *L'analyse de contenu*. Paris : Presses Universitaires de France.
- [4]. Becker, H. S. (1985). *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance* (trad. par J.-P. Briand & J.-M. Chapoulie). Paris : Métailié. (Original publié en 1963 sous le titre *Outsiders: Studies in the sociology of deviance*, New York : Free Press).
- [5]. Cohen, S. (1972). *Folk devils and moral panics: the creation of the mods and rockers*. London : MacGibbon & Kee.
- [6]. Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir : Naissance de la prison*. Paris : Gallimard.
- [7]. Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory: strategies for qualitative research*. Chicago : Aldine Publishing Company.
- [8]. Goffman, E. (1975). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps* (trad. par A. Kihm). Paris : Les Editions de Minuit. (Original publié en 1963 sous le titre *Stigma: Notes on the Management of Spoiled Identity*, Englewood Cliffs : Prentice-Hall).
- [9]. Jodelet, D. (dir.). (1989). *Les représentations sociales*. Paris : Presses Universitaires de France (PUF).
- [10]. Kienge-kienge (2024), *Projet de capitalisation de l'approche APHER pour la sortie de violence des jeunes dit « Kuluna » par la réinsertion économique et socioprofessionnelle dans la ville province de Kinshasa en RDC : convention de coopération entre les entités partenaires du projet de valorisation 2023* (Ares-Université de Liège- Ecole de criminologie Université de Kinshasa).
- [11]. Le Breton, D. (2006). *La saveur du monde. Une anthropologie des sens*. Paris : Métailié.
- [12]. Olivier de Sardan, J.-P. (1995). *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*. Paris : Karthala.
- [13]. Quivy, R., & Van Campenhoudt, L. (2011). *Manuel de recherche en sciences sociales* (4ème éd.). Paris : Dunod.
- [14]. Rogers, C. R. (1968). *Le développement de la personne* (trad. par E. L. Herbert). Paris : Dunod. (Original publié en 1961 sous le titre *On becoming a person*, Boston : Houghton Mifflin).
- [15]. Weber, M. (1959). *Le savant et le politique* (trad. par J. Freund). Paris : Union générale d'éditions.